

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. I.

15 FÉVRIER 1889.

No. 12.

LE JEUNE HOMME CHRÉTIEN

*Discours prononcé au Havre, par M. Hervé Bazin, à la séance de l'Association des anciens élèves des Frères de la doctrine chrétienne
le 5 octobre 1888.*

Messieurs.

Je ne saurais vous dire à quel point ma joie est grande de me retrouver au milieu de vous, car j'ai appris depuis de longues années à aimer les habitants du Havre. Les deux premières fois que je suis venu, nous parlions des intérêts de la patrie ; nous nous entretenons aujourd'hui des intérêts chrétiens. Y a-t-il lieu de s'en étonner ? Non, messieurs ! Il y aurait lieu plutôt de s'étonner du contraire. Pour nous, en effet, comme pour tous les catholiques, la grandeur de la patrie ne va point sans la dilatation de la foi parmi les citoyens, et nous croyons que la France ne se relèvera que lorsqu'il y aura chez elle assez de chrétiens pour faire reculer les persécuteurs de l'Eglise et rétablir les droits de Dieu.

En ces derniers temps, malgré les obstacles semés sur votre route par les ennemis de la religion, vos œuvres ouvrières et sociales se sont développées au delà de toute espérance. J'en ai constaté avec bonheur les progrès et les bienfaits dans les brochures que vous avez bien voulu m'envoyer ; mais il en est une que je veux saluer entre toutes, puisqu'elle nous vaut d'être réunis ce soir : c'est celle de l'*Association des anciens élèves des frères*, qui prête un concours si efficace à vos excellents maîtres et forme un lien précieux entre des jeunes gens et des hommes qui ayant reçu la même éducation, marcheront dans la vie avec la même vaillance, le même honneur et la même dignité !

Je la salue surtout, cette association des anciens élèves, en cette année glorieuse où nous avons vu le fondateur de l'Institut des Frères recevoir enfin sur son front la couronne de gloire décernée par le Saint-Siège, aux acclamations du monde catholique.

Ah ! la persécution peut désormais sévir, elle ne prévaudra point contre la puissante intervention de celui que l'Eglise vient de placer sur ses autels, et les fauteurs de l'athéisme moderne seront depuis longtemps oubliés lorsque rayonnera dans l'histoire le nom de plus en plus grand du bienheureux de la Salle.

Pour apporter, moi aussi, une petite pierre à l'édifice de votre association, et pour essayer, ne fût-ce qu'un instant, de prêter mon faible concours à vos travaux et à vos efforts, je voudrais m'efforcer de péné-

trer le but final de l'institut des frères, et de faire éclater à tous les yeux le magnifique couronnement de l'enseignement catholique, en rappelant quelles sont les qualités essentielles et caractéristiques du *jeune homme chrétien*.

Le jeune homme chrétien est ce type accompli d'honneur, de courage et de foi que l'histoire de notre pays nous fait si souvent admirer, soit au champ de bataille de l'héroïsme, lorsque l'Eglise ou la patrie sont en péril, soit dans les travaux plus obscurs, mais non moins féconds de l'atelier et du foyer domestique. Il y a quelques jours je relisais les *Souvenirs du règlement des zouaves pontificaux* et je considérais les photographies de tous ces jeunes gens qui se sont fait tuer pour la Papauté à Castelfidardo ou à Mentana, et pour la France à Patay, à Loigny ou au Mans. Ce sont tous, ou presque tous, des fronts de vingt ans, des sourires d'enfants qui accueillaient la vie avec abandon ; des fils de gentilshommes ou des fils d'artisans qui coururent à la mort, la main dans la main, frères dans leur dévouement, frères dans leur enthousiasme ; et en voyant ces fleurs de France fauchées avant l'heure, en contemplant ces visages où la pureté le disputait à l'honneur, je sentais des larmes de regret patriotique monter à mes yeux, et je me disais : Le voilà, le jeune homme chrétien ; le voilà dans toute sa grandeur et dans toute sa beauté.

Mais qu'il donne son sang pour les causes justes ou consacre sa vie aux labours de la famille, le jeune homme chrétien est toujours le même, et partout nous trouvons en lui les mêmes qualités, les mêmes vertus qui s'imposent à notre admiration et dont nous allons tenter l'analyse.

C'est la *piété* d'abord. Oui, le jeune homme chrétien est pieux, d'une piété douce, confiante, abandonnée, comme il convient à un cœur de vingt ans qui n'a point encore connu les combats ni les amertumes de la vie, et qui voit surtout en Dieu le Dieu de bonté qui a abrité son berceau et soutenu ses premiers pas. Cette piété, s'il la conserve dans sa fleur, parfamera sa jeunesse et la préservera de tous les périls qui l'entourent. Soyez pieux et purs, jeunes gens qui m'écoutez, comme l'était le Bienheureux de la Salle à votre âge, au Séminaire de Saint-Sulpice, et pour garder votre piété, confiez-la comme lui à la sainte Vierge, à saint Joseph, aux saints protecteurs de la jeunesse chrétienne, et qu'on dise en vous voyant prier sans respect humain : Celui-là qui s'incline devant Dieu sans rougir est un digne enfant des frères !

Après la piété, n'oubliez pas *l'instruction*. Le jeune homme chrétien pour être digne du beau titre qu'on lui donne, doit être un homme instruit supérieur à tant d'autres qui croupissent dans l'ignorance et l'oisiveté. C'est par là qu'il fera briller l'enseignement chrétien qu'il aura reçu dès son bas âge. Soyez instruits, jeunes gens, mes chers amis. Pénétrez d'abord tous les secrets de votre devoir d'état, quel qu'il soit ; artisans, commerçants, marins ou soldats, ouvriers, employés ou patrons ; n'ignorez rien de ce qui concerne votre métier ; c'est là votre premier devoir ! Ensuite, ne restez pas étrangers aux beautés de la littérature, de la poésie chrétienne ou des beaux-arts ; profitez de tous vos loisirs pour lire l'histoire de votre pays et surtout l'histoire de l'Eglise, où vous apprendrez comment la Papauté dix fois sauva l'Europe du joug de la barbarie ; ayez enfin une solide instruction religieuse qui servira pour

ainsi dire de contrefort à votre foi. Celui-là est préservé de toute atteinte et reste fidèle à ses croyances qui peut réduire à néant les mensonges voltairiens qui courent les ateliers et fouler aux pieds les railleries que les esprits soi-disant forts dirigent contre la religion. D'un mot lancé à propos, il mettra les rieurs de son côté et exercera une heureuse influence sur tous ceux qui l'entourent, car je ne connais rien de plus charmant ni de plus efficace qu'un tel apostolat exercé par un jeune homme de vingt ans.

Tous les hommes qui ont eu une action durable et sérieuse parmi les nations ont été des hommes instruits. Je ne vous citerai point saint Louis de Gonzague ou saint Jean Berchmans, qui faisaient l'admiration de leurs maîtres, ni le B. de la Salle, dont l'instruction était si étendue ; mais je nommerai Montcalm, le héros français du Canada, qui écrivait à son père du camp d'Otrebach, à l'âge de 22 ans : J'apprends l'allemand et je lis plus de grec dans ma solitude que je n'en avais lu depuis trois ou quatre ans ! Je nommerai encore don Garcia Moreno, l'illustre président chrétien de la république de l'Equateur, qui travaillant à Paris en 1854, écrivait à un de ses amis : " J'étudie seize heures par jour, et si les jours avaient 48 heures j'en passerais 40 avec mes livres sans broncher ! " M. de Villèle, le grand ministre de la Restauration, travaillait nuit et jour et se plaignait comme Garcia Moreno, auquel il ressemble par plus d'un point, que les jours ne fussent pas plus longs.

Je ne sais si le président et les ministres actuels de la République travaillent de la sorte, il est permis d'en douter (rires) ; mais ce que je sais bien, c'est que l'instruction, le travail acharné, persévérant, est le secret des grands hommes d'Etat. Il n'y en a point d'autre, et c'est en suivant de tels exemples que vous deviendrez de bons ouvriers, des employés modèles, des patrons éminents, que vous réussirez dans votre carrière, que vous servirez utilement la patrie.

Nous arrivons maintenant au *courage*. Le courage est l'éclatante qualité du jeune homme chrétien, celle qui le fait estimer et respecter de tous et qui assure à sa vie une dignité dont rien n'approche. Ah ! jeunes gens, dans notre siècle de compromissions et de faiblesses, je vous en supplie, ayez du courage, ayez en sous les trois formes par lesquelles il se manifeste. Soyez vaillants d'abord en matière de religion, et demeurez fidèles aux croyances de vos premières années et aux leçons que vous avez reçues de vos parents et de vos maîtres. Vous connaissez le grand ennemi du courage chrétien : c'est le respect humain. Bannissez-le sans crainte et soyez sûrs que ceux-là même qui affecteront de rire admireront votre énergie et rechercheront votre amitié, car il n'y a rien de plus séduisant que le jeune homme qui, partout, en toutes circonstances, défend la religion qu'on attaque, et s'abstient de ces demi-sourires ou de ces complaisants silences qui sont autant de trahisons envers la vérité.

Un jour, en pleine cathédrale de Quito, un prédicateur ayant demandé quelques hommes de bonne volonté pour porter une croix qu'on devait planter aux Portes de la ville, le président Garcia Moreno descendit le premier de sa tribune, suivi de tous ses ministres, et réclama l'hon-

neur de placer sur ses épaules le glorieux fardeau, sous lequel il traversa toutes les rues de la capitale. La procession fut magnifique et personne ne se permit de critiquer ni d'insulter le chef de l'Etat donnant au peuple un tel exemple. Ah ! messieurs, quand un pareil spectacle sera donné à la France, quand nous verrons le souverain porter sur ses épaules la croix du divin Sauveur et ne pas rougir de sa foi, la France sera sauvée ; elle sera grande, elle sera forte, et nous aurons alors la véritable revanche, celle qui consistera à replacer notre patrie à la tête des nations par les vertus chrétiennes, par la vaillance morale, par l'honneur.

Ayez aussi le courage civil ; soyez fidèles, énergiquement fidèles à vos opinions, défendez le droit et la justice et ne laissez jamais insulter devant vous sans les défendre vos maîtres et vos amis. Il ne s'agit ici ni de s'emporter, ni de discuter avec colère. Rappelez-vous, mes chers amis, que le vrai courage est simple. Celui-là n'est pas un homme courageux qui a besoin de s'exalter, de s'échauffer, de prendre en quelque sorte son élan pour se donner du cœur. Mais en toutes circonstances, affirmez avec calme et énergie vos opinions et vos amitiés, et n'ayez pas peur : je puis vous le dire en toute assurance, après quelques années d'un tel courage, vous aurez conquis l'estime générale, et quand on vous apercevra sur une place publique, on dira : Voyez-vous ce jeune homme qui passe ? Saluez-le avec respect, car c'est un brave, qui sait défendre également ses convictions, ses maîtres et ses amis.

Vous aurez enfin le courage militaire ; si la France vous appelle, n'hésitez pas, et faites vaillamment votre devoir. Le sang d'un élève des Frères est d'avance acquis à la patrie. Dieu nous garde d'oublier les grands exemples qui nous ont été donnés par les chefs de l'Institut du B. de la Salle. On se battait un jour, en 1870, sur les bords de la Marne, auprès de Paris. La bataille était acharnée, les balles sifflaient de toutes parts, la plaine en feu était couverte de blessés. Un homme, cependant, vêtu d'une soutane retroussée, allait de l'un à l'autre, avec un calme sublime, donnant quelques gouttes d'eau, et là une consolation suprême. Tout à coup, passe au galop le général Ducrot : " Que faites-vous ici ? s'écrie-t-il, vous allez vous faire tuer ; retournez en arrière. " L'homme relève la tête et sourit doucement : " La mort ne m'effraye pas, dit-il ; laissez-moi, mon général, remplir mon devoir auprès des mourants. " C'était le frère Philippe, le supérieur général des Frères, le héros de la bravoure et de la foi. Que cet exemple enflamme vos cœurs d'un saint enthousiasme, jeunes gens, et comme le frère Philippe, vous saurez remplir votre devoir dans les grands jours, jours prochains peut-être, où la patrie aura besoin de vous.

Vous puiserez votre courage en Dieu, car on fait bon marché de la vie présente quand on a les espérances de la vie éternelle. Au combat de Loigny, dont le nom illustrera à jamais la mémoire des zouaves pontificaux, le comte de Verthamon, qui portait la bannière du Sacré-Cœur, s'élançait en criant :

En avant ! Tout à coup une balle le frappe et l'atteint mortellement. Il mourut à quelques jours de là, le 7 décembre, et en songeant au moment où il gravissait le monticule de Loigny, le drapeau à la main, il disait à la sœur qui le soignait : " C'était sublime ! nous savions

tous que nous allions à la mort... Pour moi, il me semblait monter au ciel ! ” Voilà, messieurs, voilà le vrai courage, le courage chrétien, et quand une nation a de tels hommes, elle est assurée de ne pas périr !

Mais la piété, l'instruction, le courage, ne sont pas les seules qualités du jeune homme chrétien. Il y en a d'autres que nous ne devons pas passer sous silence.

Je nommerai d'abord la *distinction*. Oui, messieurs, il n'y a point de séduction comparable à celle qu'un éprouve à la vue d'un jeune homme distingué. Son seul aspect fait vibrer les sentiments généreux, et l'on se sent porté à l'aimer avant même de le connaître. C'est que la vraie distinction n'est qu'une émanation extérieure de la vertu, un reflet de la beauté de l'âme dont les qualités jaillissent en quelque sorte sur le visage. C'est ce que dit l'Écriture : *Amictus corporis, et risus dentum, et ingressus hominis de illo enunciant.* ” Le vêtement, le rire et la démarche de l'homme font connaître ce qu'il est et ce qu'il a de vertu !

De même donc, messieurs, que le jeune homme impur, lors même que la nature lui aurait départi la beauté physique, ne saurait dissimuler sous les apprêts et les recherches, les vices qui souillent son âme et qui rendent son visage repoussant, de même le jeune chrétien n'a aucun effort à faire paraître ce qu'il est : séduisant et distingué.

S'il en est ainsi, la distinction peut appartenir à toutes les classes sociales, au fils de prince comme St-Louis de Gonzague, et au fils d'artisan, comme saint Jean Berchmans. Vous le savez bien d'ailleurs, il n'y a rien de plus beau, rien de plus noble ni rien qui soit plus rassurant pour l'avenir de notre bien aimée patrie, que le visage du jeune ouvrier chrétien.

Soyez donc distingués, mes jeunes amis, et pour l'être, suivez d'abord le conseil de Saint François de Sales ; ne soyez ni tristes ni moroses ; ayez au front cette gaieté chrétienne qui convient à celui qui a mis sa confiance en Dieu et qui croit aux récompenses éternelles. C'est le bon évêque de Genève qui a prononcé ce mot charmant : “ Un saint triste est un triste saint ! ”

Le jeune homme chrétien doit avoir les trois distinctions des manières, du langage et de l'esprit.

La première est due à cette vieille politesse française qui jadis fit tant aimer notre race et la rendit célèbre dans toutes les cours de l'Europe. Ne perdez point ces belles traditions, car la politesse est un trésor aussi rare que précieux. Elle est le doux lien de la vie qui arrête les querelles sur le point d'éclater : elle atténue l'amertume et les violences qui montent du cœur irrité ; elle se met en travers de l'inoubliable ; dans notre monde si troublé par la politique, elle maintient les relations sociales : elle charme les vieillards, elle sourit au hommes mûrs, qui ne sont jamais insensibles aux égards ; elle est utile même au foyer conjugal, où elle forme l'un des condiments les plus durables de l'amour chrétien ; et si je cherche où est sa source, je trouve encore que c'est dans la foi, car la politesse est basée sur le respect, et la religion catholique est la plus grande école de respect que le monde ait jamais vue.

Ayez aussi la distinction du langage et sachez vous abstenir de ces conversations obscènes et de ces paroles à double entente dont l'usage a malheureusement envahi nos rues, nos ateliers et parfois même nos foyers. Ne soyez, je vous en conjure, ni communs, ni vulgaires, et protestez par votre attitude contre cet abandon néfaste et cet oubli de toute dignité. On disait du jeune Bernard Veillot, mort, hélas ! à 19 ans, au collège de Cantorbéry, " que sa vertu se révélait dans ses paroles, d'une convenance toujours parfaite...et que nul ne surprit jamais sur ses lèvres un mot tant soit peu risqué. " Voilà un éloge qui certes n'est point banal et qui révèle des qualités rares, qui eussent fait plus tard la joie de l'Eglise, si les jours de Bernard Veillot n'eussent été comptés dans les desseins de la Providence.

Ayez enfin la distinction de l'esprit, c'est-à-dire ne vous traînez pas exclusivement dans les choses de la terre, mais élevez-vous sans cesse par la pensée vers le monde surnaturel, vers les beautés qui ne passent point. Tenez votre esprit en haut, et non pas en bas. La distinction, mes chers amis, est la supériorité. Ayez toutes les supériorités, toutes les distinctions de l'âme, et vous réaliserez le rêve admirable du B. de la Salle, qui voulait que les enfants élevés par les frères formassent dans l'avenir une légion d'hommes de cœur, capables de servir utilement l'Eglise et la patrie.

Est-ce tout ? Non, messieurs, car il nous faut maintenant parler de l'honneur. L'honneur est une des plus brillantes et des plus attachantes vertus du jeune homme chrétien. On peut dire qu'il est une conquête de l'âme, conquête précieuse entre toutes, puisqu'elle est celle de l'estime, du respect et de la confiance d'autrui. Vous savez, messieurs, quelle est la base de l'honneur : c'est la franchise, la loyauté, la fidélité à la parole donnée, la droiture dans les intentions et dans les actes, et enfin la sincérité dans le discours. O mes jeunes amis, que cette qualité, si essentiellement française, est oubliée et peu estimée de nos jours ! Combien d'hommes vont à droite, à gauche, en avant, en arrière, sans se préoccuper de suivre une ligne régulière, de telle façon qu'ils sont devenus pour ainsi dire insaisissables ! Combien d'autres trahissent tour à tour et sans vergogne leurs camarades, leurs amis, leurs chefs, leurs paroles ou leurs opinions précédentes, si bien qu'un homme d'Etat républicain a pu ériger en principe la théorie des *opinions successives*. N'imitiez point de si fâcheux exemples, qui anéantissent les caractères ; soyez francs, loyaux et sincères, et qu'on dise partout et toujours en parlant de vous : Ces jeunes gens sont des hommes d'honneur en qui l'on peut se fier et qui ne trahissent jamais ni leurs croyances, ni leurs paroles, ni leurs amitiés !

C'est le sentiment de l'honneur qui a donné naissance à l'esprit chevaleresque, c'est-à-dire à l'amour des grandes causes et au dévouement pour les deshérités de la vie. Ces nobles passions, qui étaient celles de la chevalerie française, vous les aurez, messieurs, et vous aimerez à vous dévouer pour les faibles et pour les opprimés, toutes les fois que l'occasion s'en présentera dans votre vie. Dieu merci, nous en avons vu beaucoup dans notre siècle, de ces chevaliers du droit qui sont toujours prêts à repousser la violence et l'injustice. Ils avaient l'esprit chevaleresque, ces jeunes gens qui se levaient en 1860 à l'appel de

Pie IX, de Lamoricière et de Charette, et qui à 20 ans franchissaient la mer ou les Alpes pour aller châtier les bandes de Garibaldi. Ils avaient l'esprit chevaleresque, ces autres jeunes gens et aussi ces vieillards qui, à l'âge de 17 ans ou de 90 ans, les uns encore imberbes et les autres à barbe blanche, unissaient leurs efforts en 1870 pour repousser l'invasion prussienne et délivrer le sol de la patrie ! Ils avaient enfin l'esprit chevaleresque, ces jeunes officiers qui au retour de la captivité, s'éprenaient d'un noble amour pour les ouvriers trompés par la révolution et fondaient l'œuvre des Cercles catholiques, pour ramener la France et les masses ouvrières à la connaissance de la vérité chrétienne et par elle au salut ! Honneur à ces braves ! Honneur à ces vaillants ! Honneur à ces chevaliers modernes qui n'ont pas désespéré de notre temps, mais qui ont servi la justice, le droit, la religion, la patrie, comme on les servait aux siècles de foi, et qui nous ont laissé le glorieux exemple de leur dévouement ! Vous vous efforcerez de les suivre dans le chemin qu'ils vous ont tracé ; et si jamais les causes qu'ils ont servies venaient à réclamer de nouveau votre concours, vous vous élanceriez, vous aussi, n'est-ce pas, à la défense du droit et à la conquête de l'honneur.

Il est enfin une dernière vertu qui couronne le front du jeune homme chrétien et dont je ne puis parler sans émotion : c'est *l'esprit d'apostolat*. O mes jeunes amis, je vous le demande, connaissez-vous rien qui soit plus doux que de rendre un homme meilleur, que de faire du bien à son âme, que de le ramener à la foi ! Un jour, saint Dominique, étudiant à l'université de Palencia, apprit qu'un jeune homme qu'il aimait avait été emmené en captivité par les Maures, et que son âme était en péril. Il n'hésita pas, il partit aussitôt et voulut se vendre comme esclave pour être lui-même la rançon du prisonnier ! Entendez ce trait, jeunes gens, et comprenez en la grandeur ! Soyez prêts à vous vendre, vous aussi, à tous les labeurs de l'apostolat, aux peines, aux fatigues persévérantes, pour sauver une âme. Vous pouvez faire un bien considérable autour de vous, près de vos camarades, dans vos familles, dans les œuvres de jeunesse, en aidant les directeurs des patronages et des cercles. Dieu récompensera vos efforts en bénissant votre vie, et si les épreuves ne vous sont pas épargnées, vous aurez du moins les joies intimes de la conscience, qui sont de toutes les plus pénétrantes et les plus douces.

Pour cimenter toutes ces vertus, et pour garder jusqu'au bout votre énergie pour le bien, ayez au cœur un noble enthousiasme. Sans enthousiasme, en effet, les courages se refroidissent vite, les meilleures volontés s'amoindrissent et se perdent ; avec l'enthousiasme, au contraire, les bons désirs du cœur ne font que s'accroître de jour en jour. Quel est le secret de ces vieillards, qui sont demeurés jeunes au déclin de la vie et qui parlent encore de luttes et d'espérances ? Qui donc soutient ces pères et ces mères de famille qui, après avoir travaillé si durement pour élever leurs enfants et gagner le pain de chaque jour, ne paraissent point fatigués et ne parlent pas encore de repos ? Qui donc enfin maintient une flamme guerrière au cœur de ces vieux soldats dont le visage semble se rajeunir avec les années ? C'est l'enthousiasme, messieurs, l'enthousiasme qui conserve

la vertu, l'enthousiasme qui soutient les longs espoirs et agrandit la pensée, l'enthousiasme qui fait brûler les âmes et qui les enlève jusqu'à Dieu comme de purs flambeaux. Ayez de l'enthousiasme, messieurs, il en faut à notre chère France. Ayez en pour Dieu, pour l'Eglise, pour vos familles, pour vos maîtres, pour la patrie, et soyez sûrs que vous vous retrouverez à soixante ans tels que vous êtes aujourd'hui devant moi, toujours ardents au bien, pleins de courage et pleins d'espérance.

J'ai fini, messieurs. Je vous ai dit ce qu'il fallait entendre par le jeune homme chrétien, et j'ai étudié avec vous les principales qualités qui le distinguent et qui en font l'espoir de la patrie.

Il nous faut maintenant remercier Dieu qui permet que les jeunes gens chrétiens se multiplient en France, grâce aux soins et aux efforts des frères de la Doctrine chrétienne, et je ne veux pas terminer ce discours, sans leur adresser, au nom de tous ceux qui m'écoutent, un suprême hommage et un salut reconnaissant pour les deux siècles de dévouement humble et persévérant qu'ils ont consacrés à la jeunesse française depuis la mort du B. de la Salle.

Je ne veux point blesser votre modestie, mes frères, et je me hâte d'attribuer à Dieu seul le succès de vos efforts. Loué soit Jésus-Christ ! c'est Lui qui distribue comme il lui plaît les palmes de la victoire. Les plus grands hommes sont ceux qui ont reconnu sa puissance, et ce dernier exemple d'humilité chrétienne est celui qui achevera le mieux le portrait du jeune homme chrétien :

Un jour, en 1758, le marquis de Montcalm gagnait sur les Anglais l'éclatante victoire de Carillon, qui repoussait les troupes ennemies loin du Canada français. Cette victoire avait enthousiasmé notre armée, et les soldats aussi bien que les colons portaient aux nues leur général. Deux jours après la bataille, Montcalm faisait dresser une croix de bois sur un mamelon qui couronnait la plaine, et il dictait lui-même cette admirable inscription :

*Quid dux ? quid miles ? quid strata ingentia ligna ?
En lignum ! En Victor ! Deus hic, Deus ipse triumphat.*

A quoi bon un général, des soldats, des camps retranchés ? Voilà le bois vainqueur ! c'est Dieu, c'est Dieu lui-même qui triomphe !

Jamais Montcalm ne fut plus grand que ce jour-là. Son humilité chrétienne en a fait un héros et sa mémoire a grandi parmi nous. Imitez cet exemple, messieurs, pour que la France se relève, pour que nos revers se changent en victoires, pour que notre drapeau retrouve le chemin de la gloire, humilions-nous, élevons la croix au dessus de nos têtes et disons avec Montcalm : *Deus ! Deus ipse triumphat !* C'est par Dieu, c'est par Dieu seul que nous voulons atteindre la victoire et le salut !

LA LITTÉRATURE INTIME

ÉTUDE SUR EUGÉNIE DE GUÉRIN.

C'est la lassitude des livres où l'auteur nous dérobe l'homme, c'est l'espoir de contempler enfin une âme sans voile et sans fard, qui fait le charme de la littérature intime. Elle a le grand mérite d'être vraie et pour ainsi dire plus transparente, car la beauté intérieure de certaines natures d'élite rayonne davantage dans les pages sorties spontanément du cœur, dans les notes d'un journal tenu pour soi, les lettres d'amitié, que dans ces ouvrages destinés au public qui ne vont point sans travail ni sans apprêt. On dirait que l'âme ne se montre dans tout son naturel que lorsqu'elle n'a aucun souci de se faire connaître, semblable à l'enfant dont la grâce s'évanouit dès qu'un cercle d'admirateurs se forme pour accueillir en souriant la charmante expansion de sa naïveté.

Il n'est pas donné à tout le monde de produire en ce genre une œuvre de quelque valeur : les gens de lettres et écrivains de profession nous en paraissent particulièrement incapables, car il est fort difficile, pour qui a pris l'habitude de mettre le public de moitié dans toutes ses confidences, de se dégager de cette préoccupation et d'écrire quelques pages sans autres témoins que Dieu et sa conscience, sans autre but que de conserver les reliques des heureux souvenirs.

A la différence de l'éloquence, de l'histoire, de la grande littérature ou de la critique, la littérature intime n'est pas un genre dans lequel on se puisse exercer, parce que le soin même de la forme et de la composition risquerait fort de faire disparaître cette fleur du naturel, qui en fait tout le prix. Œuvre des natures recueillies, elle ne saurait intéresser les hommes dont l'attention a besoin d'être excitée par le fracas des choses extérieures. Habités aux bruits étourdissants du monde, ils n'ont plus l'oreille assez fine pour saisir des confidences faites à voix basse, et ces doux murmures de l'âme solitaire se chantant à soi-même ses ravissements. Aussi bien n'est-ce pas à eux que devra s'adresser celui qui, dépositaire des notes et souvenirs d'un ami, songe à partager avec d'autres ce cher héritage ; s'il croit avoir trouvé "une perle," il ne doit point l'offrir au premier venu, car "le moindre grain de mil ferait mieux son affaire," mais la porter chez un connaisseur, qui lui en dira le prix.

Or, à notre gré, des pages intimes ne méritent d'être publiées que si elles joignent à l'élévation de la pensée une expression heureuse, et ravivent en notre âme l'amour du beau. Sans doute nous n'exigeons point de ces aventures extraordinaires qui ne se trouvent que dans les romans, mais nous voulons voir les vulgaires détails de la vie s'embellir en passant par le prisme d'une belle âme, et les questions éternelles dominer les passagères.

Inconnue du monde antique, la littérature intime est une fleur qui ne se peut épanouir que dans une âme chrétienne. Les chrétiens, en effet, initiés dès l'enfance à la vie intérieure, en connaissent par expérience les mystères de douleur et de joie. Sous ce rapport, l'âme religieuse est incomparable, et ni les philosophes anciens ni surtout nos païens modernes ne possèdent comme elle la science des choses inti-

mes. Elle seule peut voir clair dans ce monde invisible, et retrouver en la conscience, comme en un miroir, avec le monde extérieur qui s'y reflète, le monde divin qui l'éclaire.

Mais il faut encore que l'âme soit ingénieuse à saisir les perpétuels rapports entre Dieu et les créatures ; je la voudrais amie sans être esclave de l'imagination, joignant à l'amour qui inspire, l'art qui exprime la pensée, simple toujours et partout, ayant horreur de toute duperie, aussi contenue du reste que passionnée, et ne s'épanchant que dans le secret pour devenir meilleure, ou consoler un affligé.

Jamais peut-être ce don de transfigurer toute chose et de tout illuminer autour de soi d'un rayon divin, n'a brillé d'un éclat aussi vif que dans Eugénie de Guérin. Quinze ans après qu'elle eut quitté ce monde, son mérite jusque-là connu d'un petit cercle d'amis, fut tout à coup révélé à tous, et les courts fragments de son journal intime suffirent à donner en quelques jours l'immortalité à son souvenir.

Sans doute, depuis une dizaine d'années, Eugénie de Guérin a été l'objet de nombreuses études. Villemain, Lamartine, Saint-Beuve, A de Pontmartin, Auguste Nicolas, pour ne citer que les plus célèbres, ont dû laisser peu de chose à dire sur sa personne et moins encore sur son œuvre. Aussi, ne faut-il pas ici chercher du nouveau ; mais, fidèle à notre dessein qui est de suivre dans des siècles divers les manifestations de la pensée, de l'art et de l'amour, après les avoir étudiées dans la philosophie, nous avons voulu contempler le reflet de ce triple rayon dans l'une des œuvres les plus intimes de notre littérature moderne.

En entreprenant cette étude, nous ne voudrions point céder au pur amour de l'art, et si elle ne devait point être de quelque utilité pour l'âme, mieux vaudrait sans doute consacrer à d'autres soins le temps qu'elle exigerait : car dans les circonstances où se trouve le monde, nul n'a le droit de perdre ses loisirs. Lorsque la race impie des flatteurs du peuple tourne chaque jour sa fureur contre les vérités divines, et que les hordes révolutionnaires se préparent dans l'ombre à de nouvelles attaques contre l'ordre social, c'est l'idée de Dieu et l'existence de la société humaine que les hommes de bonne volonté doivent avant tout défendre. Nous n'oublions pas cette nécessité des temps présents d'être toujours sur la brèche, puisque toujours l'ennemi est au pied des remparts. Cependant, lorsque les combats se prolongent, il y a des heures pour le repos : au fort même de la bataille, le soldat par intervalle essuye son front poudreux, et ce court recueillement suffit pour donner au courage quelque chose de plus serein et de plus ferme.

C'est précisément l'avantage de la littérature de reposer l'âme délicieusement au milieu des luttes de la vie ; sans doute, il ne faut point tant la chérir qu'on ne sache s'y arracher ; mais les lettres même donnent à l'âme l'élévation nécessaire pour leur préférer le devoir, et l'on a remarqué de tout temps qu'elle n'ôtait à leurs fidèles ni la constance dans les épreuves, ni la vaillance dans les combats, ni la puissance de vouloir, d'agir et de se dévouer, dès qu'a sonné l'heure décisive.

On peut du reste constater aujourd'hui dans l'esprit public comme un vague pressentiment que la France, brisée par la force des armes,

se relèvera par la pensée. Il nous faut donc une littérature digne et chrétienne qui ranime, emporte et soutienne à la hauteur du devoir les cœurs rajeunis par l'épreuve.

Grâce au ciel, l'influence des grandes âmes ne passe pas aussi vite que la gloire militaire : les hommes reviennent sans cesse sur les œuvres qu'ont admirées leurs devanciers : Homère, Virgile, le Dante et Corneille exciteront toujours l'enthousiasme du lecteur, le zèle et la patience du critique ; mais au-dessous des poètes immortels, il est dans nos bibliothèques un rayon aimé où le cœur, dans ses ennuis, vient souvent chercher quelques instants de charme ; c'est là, parmi ces livres choisis, que le *Journal d'Eugénie de Guérin* trouve sa place naturelle. C'est là que nous irons le prendre pour examiner brièvement ce que valent par la pensée, l'art et l'amour ces notes de jeune fille ; c'est là que nous le remettrons, pour l'avoir toujours sous la main, comme un de ces amis fidèles qui ne refusent jamais une douce parole.

I

Née en 1806, Eugénie de Guérin passa la plus grande partie de sa vie au fond d'un modeste château du Languedoc, dans cette retraite du Cayla qui lui doit d'être célèbre. Vie toute remplie par le dévouement, la piété, les simples occupations de la campagne, quelque peu monotone au dehors mais lumineuse au dedans. A vingt-huit ans, Mlle de Guérin commença à tenir pour son frère Maurice ce journal où elle notait avec les événements de la famille, ses impressions et pensées intimes (1)

Peut-être cet âge convient-il assez pour commencer d'écrire. On a déjà quelque expérience, certaines illusions viennent de s'évanouir, les objets de nos premières passions recouverts comme d'un voile qui en adoucit les contours, apparaissent encore dans le poétique lointain de nos jeunes années ; l'enthousiasme n'est pas éteint, mais il est mieux réglé ; le cœur n'a plus la même expansion que dans la jeunesse, mais il recueille ses forces ; plus sérieuse l'âme se replie sur elle-même pour se rendre compte du point où déjà elle se trouve parvenue et sait, par quelques traits durables, fixer ses plus fugitives impressions.

Représentons-nous ce qu'était en 1834 cette vie de famille dont Eugénie de Guérin, depuis la mort de sa mère, était devenue l'âme et le centre.

Digne mais très-simple demeure, encadré dans un paysage plutôt austère que séduisant, le Cayla n'avait de seigneurial que son aspect extérieur et ses souvenirs. On y gardait l'habitude du travail et le goût de ces occupations de la campagne dont la noble simplicité sert heureusement à l'épanouissement du cœur. Plus rudes sans doute, mais moins absorbants que les soucis des villes, ces soins laissent une certaine liberté à l'âme, et quand elle a quelque élévation naturelle, la verdoyante parure des champs et la voûte du ciel lui inspirent de douces et nobles pensées.

(1) Maurice de Guérin, après une année passée à La Chesnaie auprès de M. de Lamennais [1832-1834], s'était dégagé de ce dangereux maître, pour venir à Paris compléter ses études littéraires, et poursuivre une carrière qu'il ne devait pas longtemps parcourir.

Les grandes distractions étaient au Cayla les lettres que, de Paris, Maurice écrivait à son père et à sa sœur, et les nouvelles des amis "plus intéressantes que celles du monde ou de l'ennuyeuse politique." Eugénie n'avait pour ainsi dire jamais quitté ni ce manoir antique ni sa famille ; douée par la nature des plus heureux dons de l'esprit et du cœur, elle les dépensait sans songer à les cultiver, lorsque l'absence de son frère Maurice, qu'elle aimait particulièrement, en déchirant son âme éveilla son génie. Nous devons déjà à l'éloignement d'une fille chérie les *Lettres de Mme de Sévigné* ; c'est encore une séparation douloureuse qui nous a valu ce *Journal d'une sœur*, moins brillant sans doute que les "billets" de la spirituelle marquise, mais dont le charme est plus doux et plus profond.

Bien jeune encore, l'âme d'Eugénie de Guérin a le regard clair et profond. Elle écrit jour par jour ce qui se passe au dehors et surtout "au dedans." Ce n'est pas pour elle, bien que parfois elle se promette quelque plaisir à retrouver un jour tout le passé, mais "Maurice, se dit-elle, sera bien aise de voir ce que nous faisons pendant qu'il était loin, et de prendre part ainsi à la vie de la famille." C'est à Maurice seul qu'elle se confie, et elle sait dérouter les regards indiscrets : à la première alerte, "le cahier va dedans ! car ceci n'est pas pour le public, c'est de l'intime. c'est de l'âme, c'est pour un !"

Le cœur en effet n'aime pas à être entendu dans ses aveux, et il a son sanctuaire, où il ne permet pas aux profanes de pénétrer. Mais avec quel plaisir la jeune fille reprend "cette causerie qui s'arrête au moindre bruit !" C'était ordinairement le soir, une fois rentrée dans sa chambre solitaire, qu'elle reportait ses pensées vers Maurice, livré à toutes les agitations de la vie parisienne. Ces premières heures de la nuit, alors qu'aux champs et dans la maison les bruits cessent, sont bien celles en effet où le cœur s'épanche plus volontiers ; c'est l'heure où chaque rayon d'étoile, comme un regard d'amour à travers les espaces, nous pénètre jusqu'au fond de l'âme ; l'heure où les souvenirs font monter aux yeux des larmes, et aux lèvres des sourires, tandis que la pensée dégagée de toute entrave efface le temps et franchit les distances. Dans cette sorte d'extase, Eugénie savait pourtant s'arrêter et déposer la plume pour réciter son chapelet, car, disait-elle, "j'aime à finir la journée en prières."

Ainsi à la raison chrétienne s'unit bien l'élan poétique du cœur, et l'une en empêchant l'autre de s'égarer semble lui faire plus sûrement atteindre le sublime objet de ses aspirations !

II

Il serait tout d'abord intéressant de se rendre compte de l'éducation et du développement intellectuel de cette jeune femme devenue l'une des plus pures gloires de notre littérature moderne. Son originalité même, nous dit assez qu'elle a dû se former surtout elle-même, plus par les livres que par les maîtres, plus encore par le spectacle de la nature et la méditation que par les livres. Cependant, comme on prétend, avec quelque raison, reconnaître les goûts et le caractère d'un esprit aux ouvrages qui lui sont particulièrement chers, nous rappelle-

rons ici le catalogue de sa petite bibliothèque qu'elle s'est plu à nous conserver.

Parmi les livres de piété, on y voit l'*Imitation de Jésus-Christ*, la *Vie des Saints*, le *Guide de la Jeunesse* par Lamennais, les *Méditations sur l'Évangile*, les *Élévations* et *Lettres spirituelles* de Bossuet, l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, et le *Dogme générateur* de Mgr Gerbert... La littérature profane était représentée par les *Méditations* et les *Harmonies* de Lamartine, les poésies d'André Chénier et de Millevoye, les œuvres de Corneille, Racine et Shakespeare, quelques romans de Walter Scott, les *Nouvelles* de Xavier de Maistre et les *Fiancés* de Manzoni.

Certes le choix était bien restreint, et si les œuvres de Lamartine et d'André Chénier contribuèrent à donner à son style une certaine harmonie, on peut attribuer à leur influence cette teinte de mélancolie, charme et peut-être défaut du *Journal*, qui rattache Eugénie de Guérin à l'école de Châteaubriand.

Hâtons-nous d'ajouter que la "solitaire du Cayla" eût désiré bien d'autres livres, mais la très-modeste fortune de sa famille l'empêchait de se les procurer : "Depuis longtemps, dit-elle, je me crée une bibliothèque dont les rayons, hélas ! sont toujours vides." Il lui faudrait saint Augustin, un saint "qu'elle aime tant parce qu'il a tant aimé !" St Jérôme, St Grégoire de Naziance, St Bernard, sainte Thérèse, saint François de Sales. Voilà des souhaits qui réhabiliteront sa mémoire auprès de ceux qui seraient tentés de reprocher son indulgente tendresse pour les poètes modernes.

Maurice tenait sa sœur au courant du mouvement littéraire d'un monde où lui-même cherchait à se lancer ; il lui envoyait à l'occasion quelques livres nouveaux, Eugénie lui communiquait à son tour ses impressions. Certes, ni l'enthousiasme, ni le goût, ni la sûreté du jugement, ni la délicatesse n'y manquent.

"Quel homme que V. Hugo ! Je viens d'en lire quelque chose : il est divin, il est infernal, il est sage, il est fou, il est peuple, il est roi, il est homme, femme, peintre, poète, sculpteur, il est tout. Il a tout vu, tout fait, tout senti ; il m'étonne, me repousse et m'enchanté." (P. 228.) On ne saurait exprimer plus heureusement ces sentiments d'admiration et d'horreur, de sympathie et de dégoût qu'on éprouve en lisant l'auteur de *Notre-Dame de Paris* et des *Feuilles d'Automne* qui devait devenir, hélas ! celui des *Misérables* et des *Chansons des rues et des bois*.

Eugénie de Guérin avait l'intelligence ouverte à toutes les beautés des lettres comme à celles de la nature ; elle aimait à s'en rendre compte et à exprimer ses sentiments avec la naïveté d'une enfant qui conte tout ce qu'elle voit, et la délicatesse d'une femme qui sait d'un rien faire des merveilles et donner à tout ce qu'elle touche une grâce charmante. Elle avoue qu'il lui faut partout une table et du papier, mais "c'est que partout ses pensées la suivent et veulent se répandre pour toi, ô bien-aimé Maurice !"

Ecrire est, du reste, l'une des plus pures jouissances d'un esprit cultivé. Dans ces heureux moments où sous un souffle du ciel le corps

et l'âme comme deux instruments d'accord vibrent harmonieusement, c'est une joie de laisser s'exhaler l'enthousiasme et couler au dehors la source divine qui déborde au dedans. Cependant, comme cet épanchement épuise les plus intimes forces de notre être, il faut qu'au moment même où l'imagination et le cœur nous emportent, la raison sache imposer une juste mesure. Mlle de Guérin le sentait admirablement : " J'écrirais tout à présent, dit-elle, que j'écrirais trop. Je ne pourrais pas dormir, et il faut que je dorme, et que je puisse penser à Dieu et le prier demain qui est dimanche. Ce frère corps qui tient à l'âme, il faut le ménager. C'est ennuyeux, mais qu'y faire ? " (P. 42.) Elle connut cette tentation de passer la nuit à écrire, d'user ses forces avant l'heure au service d'une âme trop ardente, et de consumer sa vie par l'incessant travail d'une pensée que suspend à peine le sommeil. Si elle n'eût suivi que ses penchants, elle n'aurait guère cessé de lire ou d'écrire, " la belle chose en effet que la pensée, et quels plaisirs elle nous donne quand elle s'élève en haut ! " Si elle n'avait écouté que " ce quelque chose qui l'attirait au recueillement et à la contemplation intérieure, " réfléchir et prier eût été son occupation de tout le jour, et ainsi elle eût aimé surtout vivre de la plus haute vie de l'esprit et du cœur.

Parfois elle se plaint doucement de ces soins du ménage qui pèsent sur l'âme, de ce courant d'affaires qui emporte tous ses moments et toute elle-même, " hormis le cœur qui monte dessus et s'en va du côté qu'il aime. " Alors elle aspire à la solitude, et souhaiterait presque d'être en prison pour se livrer à l'étude et à la poésie ; " quelle jouissance en effet d'être sans distractions avec Dieu et avec soi-même, avec ce qu'il y a en nous qui pense, qui sent, qui aime, qui souffre ! "

Ce bonheur intime, si profond qu'il peut déguster des autres, elle le connaissait bien du reste, et son *Journal* en porte souvent témoignage. " Je jouis dans ma chambrette du plus doux calme du monde, en union avec Dieu. Le bonheur de la matinée me pénètre, s'écoule en mon âme et me transforme en quelque chose que je ne puis dire. (P. 23.)

Ce serait toutefois fort mal la connaître que de se la représenter comme une de ces jeunes filles " extraordinaires " lettrées, poètes ou savantes, chères aux amis qui les admirent et aux académiciens qui gracieusement les couronnent, tout en se disant qu'elles échapperont difficilement aux excès mêmes de leurs mérites.

La sœur de Maurice était trop chrétienne pour négliger ces soins vulgaires qui sont souvent des obligations rigoureuses. Fille de noble race, elle savait au besoin faire la cuisine aux gens de la maison, et certes, elle n'eût pas plus que saint Bonaventure rougi de laver la vaisselle. Après une journée passée à raccommoder le linge et les vêtements de ses frère et sœur, elle s'estimait heureuse si elle pouvait le soir, avant de prendre son repos, jeter à la hâte quelques notes sur ce " cahier cousu destiné d'abord à la poésie, " qui ne nous semble pas avoir trahi les promesses de son ancien titre.

Ce *Journal* même, sous l'empire de certains scrupules, elle le délaissa plus d'une fois : " Ce n'est que passe temps, joujou du cœur qu'une plume pour une femme. " Elle se disait que nous devons compte à Dieu

de toutes nos minutes, et que c'était vanité de se complaire à retracer des jours qui s'en vont ! Ceux qui ont essayé de tenir ainsi quelque recueil intime et goûté le charme de ce travail, connaissent ces hésitations qui le font suspendre et aussi cet attrait mystérieux qui nous y ramène. Eugénie de Guérin reprendra donc la plume abandonnée ; et comment y résister quand le cœur déborde " d'affections et de choses à dire ? " Car il débordait sans cesse, et il fallait bien exprimer au dehors ce sentiment du beau qui avait ravi son âme !

III

On a dit de son style que " l'étude et l'art n'avaient pas passé par là. " Sans doute sa perfection est toute naturelle et ne trahit aucune étude, mais l'art pour y être spontané et se cacher à soi-même n'en est que plus achevé. Eh comment n'aurait-il pas deviné tous les secrets de l'art, ce cœur épris de toute beauté ? Enfant, elle avait rêvé d'être belle pour que sa mère l'aimât davantage. Plus tard, quand cet " enfantillage " fut passé, elle n'envia point d'autres dons que ceux de l'âme (1)

Une belle âme prête aux choses du dehors sa propre beauté, elle comprend la valeur de chaque détail de la création et la merveilleuse harmonie de l'ensemble : une goutte de rosée la jettera dans l'extase, tandis qu'au milieu des plus splendides spectacles de la nature tant de gens restent misérables ! Riche dans la pauvreté, libre dans la captivité, heureuse dans la souffrance, elle est à soi-même son spectacle le plus beau, miroir vivant où l'infini se reflète ! Ainsi ce prisonnier qui avait mis toute sa joie en une fleur, trouvait dans *Picciola* un parfum de la campagne, un souvenir de la liberté, et une vivante marque de la Providence.

Ce merveilleux mirage qui fait voir au poète et à l'artiste le ciel dès ici-bas, embellissait singulièrement aux yeux d'Eugénie de Guérin l'existence et le paysage naturellement monotones du Cayla. Rien ne lui plaît comme son désert ! Resplendissant de soleil et de douce lumière, elle ne le changerait pas avec la plus magnifique cité, car, dit-elle, " je n'aime pas un toit pour horizon, ni de marcher dans les chemins des rues quand les nôtres se bordent de fleurs. " [P. 168.]

Puis, les gracieuses choses qui se voient dans les champs quand on sait les voir ! C'est " un beau champ de blés plein de moissonneurs et de gerbes, et parmi ces gerbes une seul debout faisant ombre à deux petits enfants, et leur grand^{mère} les faisant déjeuner avec du lait. " [P. 224.]

C'est le ruisseau, " ce chemin courant qui emporte les brins d'herbe avec les pensées, sans compter le plaisir d'étendre ensuite le linge blanc

[1] Un matin, " au coin du feu de la cuisine, " Platon lui étant tombé sous la main, elle lui fit un reproche " de placer la santé avant la beauté dans la nomenclature des biens que Dieu nous a faits. S'il eût consulté une femme, Platon n'eût pas écrit cela. " Sans doute et bien d'autres choses encore ! Même, on s'étonnera peut-être de voir Mlle de Guérin lire Platon et déclarer " qu'il lui semble admirable. " Mais il est infiniment probable qu'elle ne put juger " le prince des philosophes " que par un de ces volumes de *Pensées et fragments choisis*, où brillent seules les pures et immortelles beautés de son génie.

sur le gazon en songeant qu'on est la Nausicaa d'Homère." C'est surtout et toujours le ciel, ce beau ciel du midi, qui porte à la joie et qu'Eugénie aime encore lorsque voilé il paraît à la fin de l'automne "pâle et languissant comme un beau visage après la fièvre. "

Elle ne manque pas d'annoncer dans son *Journal* "le renouveau alors que tout chante ou va chanter." Au premier sourire d'avril "à tout moment on est dehors ; on mène une vie d'oiseau, en plein air sous les ombres. C'est un charme, et que de plaisirs variés à chaque coup d'œil, à chaque pas, pour peu qu'on y regarde ! " [P. 206.]

Mlle de Guérin note l'arrivée des premières hirondelles, car elle les aime, "ces annonceuses du printemps, ces oiseaux que suivent doux soleil, chants, parfums et verdure. "—" Je ne sais quoi, dit-elle, pend à leurs ailes qui me fait un charme à les regarder voler ; j'y passerai longtemps. " (P. 191.)

Elle a en horreur "le sombre " et toutefois se plaint d'être si impressionnable. " Je ne voudrais pas, dit-elle, que mon âme prit tant de part à l'état de l'air et des saisons, que, comme une fleur, elle s'épanouisse ou se ferme au froid ou au soleil. " (P. 121.) Mais qu'y faire ? " Les teintes de l'âme sont changeantes et s'effacent l'une sous l'autre comme celles du ciel. "

On voit que les phénomènes de la nature la ramènent bientôt à ceux de la conscience, et qu'elle pratique facilement le précepte de l'*Imitation* : " Ab exterioribus ad interiora ; ab interioribus ad superiora. " En effet, " les choses du dehors, ce n'est souvent pas la peine d'en parler, à moins qu'elle n'aillent retentir au dedans comme le marteau qui frappe à la porte. "

Par le dehors, " tous nos jours se ressemblent, à peu de chose près, mais que la vie de l'âme est différente ! Rien n'est plus varié, plus changeant, plus mobile, " plus délicat aussi ; car son âme " plus qu'une autres'afflige de la moindre chose. Un mot, un souvenir, un son de voix, un visage triste, un rien, un je ne sais quoi troublent la sérénité de ce petit ciel que les plus légers nuages ternissent. "

C'est bien une âme de jeune fille qui sait distinguer les nuances les plus fugitives de ses sentiments et confie à son cher cahier ce qu'elle appelle " ses faiblesses. " Faiblesses charmantes, qui la rapprochent de nous et la rendent pour ainsi dire plus humaine, mais ne l'entravent point dans cet élan qui, des choses passagères, la devait conduire aux immortelles !

Tout ramenait en haut son cœur : la nature et les âmes, mais celles-ci mieux encore, étant impérissables, tandis que " la figure de ce monde doit passer. " Mlle de Guérin connut donc les doux liens qui embellissent la vie, et quel que soit le plaisir qu'on trouve à chercher dans son *Journal* les traces d'une pensée et d'un art exquis, peut-être est-il plus intéressant encore de voir ce qu'il y avait d'amitié, d'affection fraternelle, de piété filiale et d'amour, dans ce cœur de femme.

IV

Libre de ces préoccupations misérables qui absorbent la majorité des hommes, de ces distractions qui, dans les grandes villes, faisant sans cesse succéder les plaisirs aux affaires, émoussent la pointe délicate de l'âme, Eugénie de Guérin trouvait le temps de goûter l'amitié sans hâte, d'y répondre sans parcimonie et, avec sa vive nature, il est difficile de dire si elle fut plus aimante qu'aimée.

Une lettre embellissait pour elle tout un jour. " Oh ! sait-on ce que c'est que des lettres à la campagne, et combien ils sont doux les souvenirs de ces chers absents qui nous reviennent en cœur et en âme ? " C'est, en effet, une joie rare que les témoignages d'une véritable amitié. Confidences intimes qui ne se disent point en public et se versent dans un seul cœur, touchantes presque toujours dans leur simplicité, spontanées comme la parole, vivantes comme elle !

Peut-être seulement pourrions-nous prétendre qu'entre femmes, les aveux mêmes ont leurs réticences, et je ne sais quoi d'inachevé. " L'amitié est bientôt faite ; un agrément, un mot, un rien suffit pour une liaison ; mais aussi ce sont nœuds de ruban pour l'ordinaire, ce qui fait dire que les femmes ne s'aiment pas. " (P. 177.)

Eugénie du moins aimait ses amies d'une affection véritable, si bien qu'un jour " craignant de trop aimer ici-bas " elle alla confier à son père les scrupules que venait de faire naître en son cœur un chapitre de l'*Imitation*. Le bon père dut lui expliquer dans quel sens il fallait prendre les conseils sur le détachement, et, grâce à lui, elle put garder sans crainte toutes ses affections.

Si vives que fussent ses amitiés, elles disparaissent pour ainsi dire devant l'éclat extraordinaire de son amour fraternel. C'est en effet Maurice qui est pour elle l'objet de cette " grande affection où, à tout âge, il y a bonheur pour l'âme de se réfugier tout entière. "

Elle l'aime d'autant mieux qu'il lui avait donné plus d'inquiétudes. Du fond de sa province, Eugénie est encore à Paris l'ange gardien du jeune homme ; durant les quelques années où sa foi sembla éteinte, elle ne cessa point de demander au ciel sa conversion : " Si je pouvais te voir chrétien, lui écrit-elle, je donnerais ma vie et tout pour cela. " Ayant donné " tout pour cela, " Eugénie eut enfin l'incomparable consolation de voir renaître à la vie de l'âme, ce frère dont le bonheur et la gloire faisaient toute son espérance.

Lorsque Maurice revenu au Cayla pour y jouir d'un dernier rayon de soleil, a quitté ce monde, là où enfant il avait vu la lumière, les amis du frère deviennent le pleurant ceux de la sœur (1)

[1] Le génie délicat de Maurice de Guérin se serait-il développé autant que l'espérait sa sœur ? N'a-t-il pas plus promis de fleurs qu'il n'eût donné de fruits ? L'auteur trop vanté du *Centaure* aurait-il jamais triomphé de cette impuissance à produire une œuvre de quelque haleine dont lui-même se plaignait tristement ?—Il est difficile de déterminer avec précision quelle part il faut faire, dans cette précoce lassitude, au tem-

Ce sont MM. de la Morvonnais, l'auteur de *la Thébàide des grèves*, et plus particulièrement peut-être, un jeune homme qui avait aimé Maurice, M. d'Aureville, "dont les lettres sont de toutes les préférées, étant pleines de Maurice et d'un dire qui les rend charmantes."

"Ce pauvre cœur, en effet, veut toujours quelque chose à aimer ; quand une lui manque, il en prend une autre. Je remarque cela, dit-elle, et que, sans interruption nous aimons ce qui marque notre fin pour un amour éternel." [P. 133.] L'éternel amour ; voilà bien le suprême objet de ses rêves ! Notant sur son *Journal* les impressions du dernier jour d'une année qui va s'enfuir, elle déclare ne pas regretter le temps, ni rien de tout ce qu'il nous emporte, car "ce n'est pas la peine de jeter ses affections au torrent."

Bien jeune elle avait compris le sens de la vie : "à travers larmes ou fêtes le chrétien marche toujours vers le ciel ; son but est là, ce qu'il rencontre ne peut guère l'en détourner." Et pour faire entendre à son frère, par une comparaison encore imparfaite, qu'il n'y a point d'obstacles pour l'amour, elle ajoutait d'une façon charmante "Crois-tu que si je courais vers toi, une fleur sur mon chemin ou une épine au pied, me pourraient arrêter ?"

Dans les inquiétudes dont elle ne fut pas exempte, Mlle de Guérin avait appris des maîtres où l'on peut trouver le calme, et recueilli afin d'en profiter, cette belle parole de saint Augustin : "Jetez-vous dans le sein de Dieu, comme sur un lit de repos."

Toutes les beautés visibles, celles de la nature comme celles de l'art, aidaient à l'élan religieux de son âme. Il faut lire dans le *Journal* sa joie d'avoir fait encadrer cette image de la sainte Thérèse de Gérard qu'elle plaça au-dessus de sa table de travail, et qui lui inspira sans doute avec "l'art de prier, de souffrir et d'aimer" plus d'une belle page : celle-ci peut-être qui nous révèle le côté mystique de sa nature.

"Je sens mon aridité, mais Dieu, quand il veut, fait couler un océan sur ce fond de sable. Il est ainsi de tant d'âmes simples desquelles sortent d'admirables choses, parce qu'elles sont en rapport avec Dieu, sans science et sans orgueil. Aussi je perds le goût des livres, je me dis : que m'apprennent-ils que je ne sache un jour au ciel ? Que Dieu soit mon maître et mon étude ! Je fais ainsi et m'en trouve bien, je lis peu, je me refoule à l'intérieur." [P. 92.]

C'est du ciel qu'elle tire toute joie, "car vraiment sur la terre, je trouve, dit-elle, bien peu de choses à mon goût. Plus j'y demeure, moins je m'y plais. Ce n'est aucune peine ni chagrin qui me fait penser de la sorte, c'est le mal du pays qui prend toute âme qui se met à penser au ciel."

pérament, et quelle à la volonté. Souffrant de cette vie toujours fiévreuse de Paris, Maurice aurait eu besoin du soleil du Cayla pour le corps et pour l'âme ; inférieur à Eugénie par les ressources du cœur et la force du caractère, il n'avait ni sa douce énergie, ni sa foi si ferme, ni sa piété si tendre, ni son talent. Ce pâle jeune homme savait sans doute ciseler avec art de poétiques pensées, mais combien l'âme de sa sœur était plus lumineuse et plus riche, plus sereine et plus belle ! L'un cherchait, l'autre avait trouvé "l'idéal."

Si amie de la retraite et de la vie intérieure que fût Eugénie de Guérin, elle ne négligea jamais les œuvres extérieures de la charité chrétienne. Elle avait pour les malheureux cette tendre compassion qui est la marque d'une âme vraiment belle ; ne refusant jamais l'aumône aux pauvres qui se présentaient à la porte, et visitant dans leurs chaumières " ces malades dont le soin passe avant tout." Soucieuse, du reste, des misères de l'âme non moins que de celles du corps, elle prenait plaisir à faire le catéchisme aux petits enfants et s'efforçait de procurer aux vieillards la consolation d'une fin chrétienne.

Cependant, ni le bien qu'elle faisait autour d'elle au Cayla, ni des amies dignes de l'aimer, ni la vive affection qu'elle avait pour son père, auquel elle lisait toutes les lettres qu'elle écrivait ou recevait, ni même cet amour extraordinaire qui l'a fait appeler " l'Antigone chrétienne, " ne pouvaient combler tout son cœur. " Je ne veux plus aimer pour ce monde, s'écrie-t-elle ; l'amour divin est seul véritable ; les autres ne sont que des ombres."

Depuis longtemps, elle avait songé à la vie religieuse, mais la seule pensée de quitter son père l'arrêtait. Un jour qu'elle méditait " d'aller retrouver les sœurs de saint-Joseph " en Algérie, son père vint la visiter dans sa chambre, et " lui déposa en s'en allant deux baisers sur le front. Ah ! comment laisser ces tendres pères ? "

Elle ne le " laissa " en effet que pour un monde meilleur. Frappée au cœur par la mort de son frère, elle ne semble plus d'ici-bas. C'est pour " Maurice au ciel " qu'elle continue son *Journal*, comme si la tombe même ne pouvait interrompre le doux commerce de leurs âmes. Mais un voile de deuil s'est étendu sur son génie, et si ces beautés touchantes de la campagne lui donnent encore quelques joies, ce sont là de ces sourires mélancoliques qui n'excluent point la douleur. En vain elle cachait sa peine à son père et s'efforçait de répandre encore autour d'elle un rayon de cette gaieté qu'elle n'avait plus : rentrée dans sa chambre après avoir accompli tous ses devoirs, et jetant sur cette vie passagère un regard désenchanté, elle aspirait de tout l'élan de son cœur à cette heureuse patrie du repos que les chrétiens appellent le Ciel...

Le 31 mai 1848, elle quittait avec une espérance sereine les ombres de la terre pour retrouver en Dieu les âmes qu'elle avait aimées ! Elle pensait mourir oubliée, et bientôt son souvenir allait être cher à des milliers d'âmes qu'elle n'avait point connues, et son nom devenir l'une des gloires les plus pures de notre littérature moderne.

V

Quelques critiques, pour lesquels sans doute l'existence n'a eu jusqu'à présent que des douceurs, ont sévèrement reproché à Eugénie de Guérin cette teinte de mélancolie qui, devient plus sombre encore dans les derniers cahiers du *Journal*. Ils nous disent que ce sentiment n'est pas d'une chrétienne, et nous rappellent que la foi du moyen âge avait fait de la tristesse un péché capital.

Sans doute, on ne saurait échapper entièrement à l'influence du siècle où l'on est né, et peut-être que la rêveuse mélancolie de Mau-

rice a quelque peu gagné sa sœur... Mais vraiment, à entendre ces critiques on dirait que l'âme est toujours maîtresse à son gré de sa joie ou de sa tristesse. Qui a souffert sait mieux compatir à la douleur d'autrui. Il y a du reste une tristesse chrétienne née de cette fragilité des créatures qui nous ramène vers Dieu. Celle-là n'est point sombre, encore qu'elle ne se puisse plus livrer aux bruyants éclats de joie : elle sait encore sourire, elle sait toujours aimer.

Nous ne prétendons point du reste qu'Eugénie de Guérin fût une sainte, ni même une héroïne ; mais enfin c'était une chrétienne qui n'a pas cru, sans doute, nous devoir révéler tous ses mérites. On nous dit que son âme n'a pas pris tout son essor et qu'elle n'a trouvé ni la voie, ni le but de sa vie, ni l'objet de son amour... Vraiment, il vous semble que son activité fût stérile, et que son affection ne sût où se prendre ! Vous avez sans doute quelque peine à admettre " cette provinciale qui se permet d'avoir du talent, de l'esprit et du cœur, et d'en avoir autrement que tout le monde. " Vous eussiez voulu la voir suivre les voies communes, et ne comprenez point cette affection fraternelle, aussi tendre et aussi dévouée, plus pure et plus constante que ne l'est d'ordinaire l'amour.

Certes, Eugénie de Guérin pouvait comprendre la dignité du mariage chrétien, et à voir sa tendresse pour les petits enfants, on peut assurer qu'elle eût été une mère admirable. Mais puisqu'il y a des critiques qui, par leur analyse indiscreète, veulent découvrir les sentiments les plus réservés, ils devraient bien savoir, avant de violer ce sanctuaire du cœur dont aucune main humaine n'a le droit de soulever le dernier voile, qu'Eugénie de Guérin avait voulu faire le sacrifice de son avenir pour assurer celui de son frère. Ayant trop de réserve pour chercher à plaire dans le monde, trop de délicatesse d'esprit, trop d'élévation de cœur pour devenir la femme de quelque rustre, elle garda son nom avec sa liberté. Sans doute elle aurait pu être religieuse, mais elle ne jugea pas qu'il fût de son devoir de suivre en ce point ses aspirations. Peut-être, ayant donné à Dieu son cœur, elle ne crut pas que la forme du sacrifice fût le point important, et se souvint d'avoir lu dans *l'Imitation* que " ce ne sont point les murs du couvent qui font le bon religieux. " Ses défauts même ont leur excuse, et si on les voulait trop critiquer, ils pourraient bien passer aux yeux de ses admirateurs pour des charmes nouveaux.

Âme contemplative et réfléchie, sensible au beau comme si elle était née sous le ciel de Grèce ou d'Italie, aimante plus que ne le savent être souvent une amie et une sœur, une fille et une épouse, ingénieuse à saisir toutes les harmonies de l'âme avec la nature, elle connut cette mélancolie qui suit les grands élans de la pensée, de l'art et de l'amour, et serait la marque la plus sûre de la grandeur humaine, s'il n'était plus grand encore d'en triompher.

De tout temps, on a comparé la vie à un voyage, qui a ses charmes et ses ennuis. Les uns amènent les autres, et peut-être que les ennuis même ont encore cet avantage de nous faire souhaiter le lieu du vrai repos.

Lorsque le soir arrive, et que la fatigue nous gagne, si déjà nous

avons perdu les chers compagnons de ces premières heures, les plaintes du voyageur, si douce que soit sa voix, prennent un accent plus profond et plus triste. Mais lorsqu'on aperçoit le terme du voyage, et que déjà brillent sur la colline ces lumières de la cité prochaine où nous attendent parents et amis, la fatigue s'oublie et c'est d'un pied léger qu'on franchit le reste du chemin.

Ainsi, la pensée d'un autre monde illumine les dernières pages du *Journal*, et la fin, pour être grave, a bien aussi sa beauté.

C'est une œuvre complète qui embrasse toute une vie, depuis ses premiers sourires jusqu'à ses dernières larmes ; mais les larmes du chrétien laissent place à l'espérance ; et, mieux que les philosophes qui l'ont répété, Eugénie de Guérin savait que mourir, c'est renaître. " Oh le beau moment où l'âme sort du corps, où elle jouit de la vie, du ciel, de Dieu, de l'autre monde ! Son étonnement, dit-elle en son style familier, est semblable à celui du poussin sortant de sa coquille, s'il avait une âme. " (P. 25.)

Si goûté que soit, des esprits littéraires, le *Journal* d'Eugénie de Guérin, il doit encore plaire davantage à ceux qui, dans la lecture, cherchent un profit pour l'âme. Il nous apprend à estimer à sa juste valeur cette vie de famille si simple et si douce, nous en rappelle les devoirs avec les joies, et nous montre qu'il n'est point d'occupation si humble qui n'ait son mérite et son charme. Le grand art de la vie, c'est de savoir dégager la poésie intime des choses ; or la source de la poésie, c'est l'âme elle-même, c'est donc elle qu'il faut former, embellir, transfigurer, diviniser même, pour que, riche d'intelligence et d'enthousiasme, elle prête à ce monde qui l'entoure l'éclat de sa propre beauté.

Pour une belle âme, en effet, rien n'est vulgaire ; mais hélas ! sans cesse préoccupés de mille soucis, nous passons notre existence insensibles aux magnificences de l'œuvre divine. Semblables à ce touriste anglais qui avait parcouru les cinq parties du globe, son album à la main, sans avoir trouvé, disait-il, un paysage qui valût la peine d'être dessiné, nous n'apercevons ni au dedans, ni au dehors ces vestiges de Dieu partout si manifestes. Vivant plongés dans la lumière, nous ne savons plus l'admirer, et cherchons au loin le bonheur dont nous portons la source en nous-mêmes.

Faire en sa vie une place à la pensée qui est l'honneur de l'homme, en faire une très-grande à l'amour, qui sous ses formes légitimes et diverses n'est autre chose que le don de soi-même, cultiver l'art d'exprimer au dehors nos idées et nos sentiments, afin de ne point vivre isolés, mais d'avoir quelque action sur le monde, voilà ce que nous apprend le *Journal*, ou plutôt la vie même d'Eugénie de Guérin. N'est-ce rien et que faut-il de plus pour avoir droit à notre reconnaissance ?

Et maintenant, dans l'humble cimetière d'Andillac, à l'ombre de l'église restaurée par les dons de ses admirateurs, à côté de Maurice, Eugénie de Guérin repose...

Mais, grâce aux amis intelligents qui, contre ses intentions dernières, ont sauvé du feu ou du moins de l'oubli ses notes intimes, le meil-

leur de son âme nous est resté. Qu'elle pardonne à cette foule curieuse et sympathique qui a lu, analysé et critiqué peut-être son cher *Journal* ; aussi bien son âme n'en aura pas eu d'ennui, puis-que'ils pourront, ces gens du monde, ces lettrés, ces délicats, puiser en ses pensées un plus vif sentiment des beautés que le Créateur a semées en l'univers, et dans sa vie intime qu'elle nous a révélée sans le vouloir, l'exemple d'un recueillement utile et d'une abnégation cachée.

O doux commerce des âmes que ni la distance, ni le temps, ni la mort n'arrêtent, qui pourrait dire vos charmes ineffables ? N'est-ce pas à vous que nous devons les meilleurs instants de notre vie, et ces éclairs qui, déchirant les nuages, nous ont fait parfois entrevoir d'où viennent aux cœurs purs ces dons de la pensée, ces secrets de l'art, et l'incomparable puissance de l'amour !

EMILE LANDON.

LA LETTRE

La lettre qui m'arrive est de noir entourée :
Elle annonce la mort et j'hésite à l'ouvrir ;
Mon âme n'est jamais tranquille et rassurée
A cette voix qui dit : "Quelqu'un vient de mourir !"

Ami, vieillard, enfant, fille ou femme adorée,
Quel est le corps glacé qu'un marbre va couvrir ?
Sous quel toit la douleur est-elle encore entrée ?
Qui va porter le deuil, et quels cœurs vont souffrir ?

Je devrais le savoir ! mais l'heure est trop remplie.
De délais en délais, l'âme en soi se replie :
On remettait hier, on oublie aujourd'hui :

A l'ami de vingt ans on ajourne un sourire ;
Et la lettre de mort un matin vient vous dire :
" Vous ne le verrez plus jamais !...Priez pour lui ! "

EUGÈNE MANUEL

BIBLIOGRAPHIE

Enseignement

TRAITÉ DE PHYSIQUE conforme aux programmes des classes de mathématiques élémentaires, du baccalauréat ès sciences, et des écoles du gouvernement. Un beau volume in-8o de 900 pages et orné 800 gravures. Prix : 10 francs. Paris, librairie Victor Palmé, 76, rue des Saints-Pères.

ÉLÉMENTS DE PHYSIQUE conformes aux programmes de 1885 pour les classes de lettres des lycées, et aux programmes de l'enseignement supérieur des jeunes filles. Un beau volume in-8o de 650 pages et orné de 500 gravures. Prix : 8 francs.

L'auteur, M. Félix Fraiche, professeur depuis près de vingt ans au collège Stanislas, s'est attaché dans la rédaction de ces deux ouvrages, à être complet, sans outrepasser cependant les bornes d'un traité élémentaire. Toutes les théories physiques y sont abordées et développées, suivant les idées modernes, avec clarté et précision, à l'aide de l'expérience et du calcul toutes les fois qu'il a paru nécessaire, mais sans faire usage des mathématiques spéciales, et sans tomber dans un excès trop commun de nos jours, par suite duquel la physique tend à devenir une annexe de la mécanique et de l'algèbre supérieure.

Tous les développements théoriques sont limités à la partie réellement physique ; ils s'arrêtent là où commencent les sciences annexes sans utilité pour les candidats aux Ecoles. On trouvera donc dans cet ouvrage tous les principes fondamentaux des machines à vapeur, des machines magnéto-électriques, de la télégraphie, du téléphone, de l'analyse spectrale, des interférences, de la polarisation, etc. L'élève aura de tout cela une notion suffisante et précise sans détail inutile, et sans description d'appareils compliqués, variables suivant les constructeurs, ou en usage seulement pour les recherches scientifiques.

L'ouvrage sera utile à tout élève qui suit un cours de physique ; il y retrouvera sans peine tout ce qu'il lui sera enseigné, et, dans la plupart des cas, comme cela lui sera présenté. Il sera encore plus utile à celui qui désirerait apprendre la physique sans professeur, car, et c'est là surtout ce qui constitue le mérite et la nouveauté de ce traité de physique, il est la reproduction des leçons orales de l'auteur, en y conservant les exemples, les répétitions mêmes propres à mieux faire saisir l'idée théorique, toutes choses que l'expérience d'un long professorat peut seule inspirer à un auteur.

Les figures, au nombre de près de 800, sont conçues dans le même esprit. Pour chaque appareil, chaque démonstration, il y a une figure schématique, celle que le professeur dessine au tableau et que l'élève doit savoir reproduire. Quant aux bois si détaillés et si nombreux que l'on se plait encore à multiplier dans les divers traités de physique, ils sont, par leur complication même, plutôt un danger qu'une ressource pour l'élève. Celui-ci, en effet, ne sait pas distinguer la partie utile des accessoires accumulés par le constructeur et variables avec chacun d'eux ; il ne sait ce qu'il doit reproduire au tableau, et s'effraie d'une exubérance de détails dont il ne peut apprécier l'importance ou l'inutilité. Sans bannir absolument ce genre de figures, il n'en a été fait qu'un usage restreint, et les modèles ont été choisis parmi ceux de nos meilleurs constructeurs, mais jamais au détriment de la figure schématique, seule utile, seule indispensable.

Le traité de physique pour les classes de lettres renferme toutes les matières du programme de 1885 pour les classes de troisième, seconde et philosophie. Ici plus de calcul, l'expérience est toujours le point de départ du raisonnement par lequel l'élève est conduit à la conception complète de tous les principes de la science physique qui ne sortent pas du cadre de l'enseignement secondaire. Ce traité est à la fois un livre d'instruction et un livre de lecture ; il correspond aussi en tout point aux programmes de l'enseignement supérieur des jeunes filles,

dont l'auteur s'est beaucoup occupé depuis de longues années, et pour lequel il est fort apprécié.

Les figures sont du même genre que celles du volume destiné aux mathématiciens, et ce traité élémentaire peut parfaitement suffire à tout élève qui veut, sans professeurs, préparer son examen de philosophie, ou savoir en physique tout ce qu'un homme doit savoir, quelle que soit sa carrière.

Nous ne pouvons que recommander ces deux ouvrages, non seulement aux élèves, mais aussi aux jeunes professeurs, un peu novices encore dans un ordre d'enseignement qui exige plus que le savoir personnel. La longue expérience de l'auteur, son enseignement recherché à Paris dans plusieurs établissements d'instruction, portent à croire que ses livres rendront service aux maîtres tout comme à leurs élèves.

GRAMMAIRE FRANÇAISE. Cours supérieur, par Brachet et Dussouchet. in-16 cartonné, 2 fr 50. chez Hachette.

Tenons-nous enfin la perle des grammaires, la grammaire idéale, jusqu'ici tant de fois rêvée, jamais réalisée ? Je voudrais le croire, mais je n'ose le prétendre : les éléments de comparaison manquent à ma fort modeste bibliothèque, et surtout le temps nécessaire pour cette minutieuse enquête me fait irrémisiblement défaut. En revanche, ce que j'ai le droit d'affirmer, c'est d'abord que, vu du dehors, le volume dont je viens de transcrire le titre est singulièrement attrayant : quel format commode ! quel élégant cartonnage ! quel heureux choix de caractères ! C'est ensuite qu'examiné au dedans, il abonde en remarques ingénieuses et en utiles enseignements. Ouvrez, dès les premiers chapitres, les pages où il est question de l'histoire et de la formation de notre langue, ou encore des vicissitudes de sa prononciation : je n'ai pas à craindre que votre impression et la mienne soient en désaccord.

Une disposition méthodique, voilà ce qui recommande à première vue le livre II, consacré à la *Lexicologie* : mais une étude attentive y relèverait sans peine bien d'autres mérites. Quant à la *Syntaxe*, exposée avec tous ses détails dans le livre III, il semble difficile d'être à la fois plus précis et plus complet : il y a là tel chapitre, par exemple, celui qui est intitulé : *Emploi de la négation dans les propositions subordonnées*, où j'avoue sans fausse honte avoir beaucoup appris. Si mes lecteurs veulent bien à leur tour le parcourir, je suis à peu près certain que, cette lecture terminée, je n'aurai pas trop à rougir de mon humilité.

L'utilité de la méthode historique dans l'étude des langues n'est plus à démontrer : or c'est celle qu'ont adoptée MM. Brachet et Dussouchet, et il y a autant d'agrément que de profit à suivre des auteurs si parfaitement au courant de tout notre passé littéraire. Nous avons le renom d'être capricieux, et notre idiome national n'est pas de ce côté à l'abri de tout reproche : mais bon nombre de ses fantaisies trouvent ici un commentaire qui équivaut pour ainsi dire à une justification.

Lancelot trouvait tant de difficultés à rédiger une grammaire spéciale de la langue française qu'il renonça à cette tâche, quelques sollicitations qu'il ait reçues. Depuis deux siècles et demi l'Académie française

elle-même, malgré les exhortations de Fénelon et de Voltaire, n'a pas montré plus de hardiesse. Soyons reconnaissants aux érudits et aux professeurs qui sans être des Quarante, ont abordé et résolu un problème d'une si sérieuse influence sur l'avenir des lettres françaises.

C. HUIT.

Beaux-Arts

L'EAU, par Alph. Daudet, Paul Arène, Ch. Yriarte et H. de Parville
1 vol. gr. in-folio, avec 23 compositions par A. Sezanne ; sur vélin avec planches noires, 30. fr. rel. 40 fr. J. Rothschild, éditeur, 13 Rue des Saints Pères, Paris.

L'Eau est une publication tout-à-fait originale, avec un caractère artistique tout particulier. C'est un album grand in-folio recouvert d'un cartonnage offrant au regard un verre de cristal. On ouvre l'album et on voit quatorze compositions de Sezanne qui représentent l'eau sous ses divers aspects : la pluie, la gelée, la neige, la glace, les lagunes, une ville sur l'eau (Venise), le ruisseau, la cascade, le fleuve, le marais, le canal, le lac, le mistral, le calme. Quant au texte, il est de MM. Alphonse Daudet, Paul Arène, Charles Yriarte et Henri de Parville. Le premier, dans la préface, demande qui veut boire ; il déclare que l'eau est fraîche, et il présente l'artiste ce " gentil compagnon venu vers nous de l'autre main des Alpes " qui " offre aux Parisiens le merveilleux panorama de ciels, de plages, de jardins, de cascades, qu'une belle imagination d'Italien et de poète a fait tenir souvent dans un tout petit verre d'eau. " M. Paul Arène vient ensuite avec un *Piccolo poema Sull'acqua*. M. Ch. Yriarte, s'inspirant de ses souvenirs de voyageur et de critique d'art, fait le poème de l'eau. Enfin, M. Henri de Parville parle au nom de la science, une science qui n'a rien de rébarbatif ; mais pourquoi, en parlant de la disparition de la terre, montre-t-il les " habitants des autres mondes " qui " verront la terre rayonner dans un dernier adieu sa lumière douce et argentée " ? Qu'en sait-il ? Ce n'est plus de la science, cela.—En somme, un charmant album, qui orne d'autant mieux une table de salon que le texte comme l'illustration permettent de le faire admirer à tous—*L'Univers*.

ETUDE THÉORIQUE ET PRATIQUE DU PLAIN-CHANT, par l'abbé Touzery,
1 vol. 60 centimes, chez Gaume, Paris.

Nous n'avons pas à faire l'éloge du chant liturgique ni à faire ressortir la nécessité du plain-chant dans nos églises. C'est aujourd'hui audessus de tout débat. La réaction est heureusement un fait accompli, au moins dans l'opinion. Justice est faite de toutes les innovations anti-liturgiques qui avaient été introduites dans le chant d'église. Mais l'exécution, là où ont été vaincus les préjugés des faux innovateurs, est rendue difficile par le défaut d'une méthode simple, facile, mise à la portée de tous et rédigée surtout selon les règles les plus sûres et les plus exactes. Or, c'est le mérite incontestable de la méthode de M. l'abbé Touzery. Il a resumé ce qu'ont dit de mieux sur cette matière les maîtres les plus autorisés qui ont écrit

sur le chant grégorien et en ont dévoilé les principes et les merveilleuses beautés. Six chapitres divisent cet ouvrage. Dans le premier, il traité du chant liturgique en général ; dans le deuxième, des sons ; dans le troisième, de la modulation grégorienne ; dans le quatrième, du rythme du plain-chant ; dans le cinquième de l'exécution du chant grégorien ; dans le sixième, de la musique moderne. Chacun de ces chapitres se subdivise en une foule de questions, toutes très utiles, très pratiques, exposées avec clarté et d'une application très-facile.

MIETTES LITTÉRAIRES

LE STYLE DE LÉON XIII—On peut dire que Léon XIII a renouvelé la langue des documents pontificaux. Ce n'est plus le style impersonnel de la chancellerie romaine, c'est une forme vivante, propre à l'écrivain, et qui emprunte ses ressources à la plus pure latinité, en même temps que la pensée se développe toute pleine de la moelle de la Tradition et de la substance des Ecritures. Les humanistes de la Renaissance avaient su avant lui dérober au siècle d'Auguste le secret de l'élégance et de la majesté ; mais il semble que le commerce des lettres païennes les eût faits païens à leur tour et que les idées chrétiennes se trouvassent comme déguisées, j'allais dire défigurées, sous ce vêtement étranger. En Léon XIII, c'est la voix de l'Eglise que vous entendez avec son austérité et ses tendresses ; et l'idiome de Cicéron n'est sous sa plume qu'un instrument docile, plié par l'autorité du maître à l'usage sacré auquel il l'applique. S'il y avait encore en France des latinistes convaincus, je ne leur souhaiterais pas de plaisir plus raffiné que la lecture de la dernière Encyclique "*Exeunte jam anno*" ; et si parfaite est l'adaptation de l'expression à la pensée, qu'il suffirait peut-être de cet admirable écrit pour les gagner à la foi chrétienne.—*M. d'Hulst.*

L'ÉLOQUENCE DE MONSABRÉ.—Cette éloquence a la double vertu de l'aimant : elle attire et elle retient. Les plus réfractaires subissent cette attraction et s'abandonnent à cette étreinte. C'est proprement un charme, au sens mystique du mot. Un charme dont le secret réside moins dans le verbe enflammé de l'illustre Dominicain que dans la nature même des sujets qu'il traite. Ce n'est pas Lacordaire, a dit un de ses admirateurs ; ce n'est pas Ravignan ; c'est un moine du moyen-âge trempé de modernité... Le P. Monsabré ne convertit pas, il dompte... Que de sceptiques pour qui sa parole vibrante fut comme le coup de foudre du chemin de Damas !—*Emile Blavel.*

L'AMOUR DES LIVRES—L'amour du livre n'est pas comme beaucoup le croient et le disent, un amour matériel : ce n'est pas l'amour de l'or, fut-il aux petits fers et creusé par les mains les plus habiles, ni l'amour du beau papier, ni l'amour de ces reliures élégantes où la fantaisie des grands relieurs s'est donné carrière, ni l'amour de ce qu'on appelle la *provenance*, c'est-à-dire les noms illustres d'anciens propriétaires, rois, reines, princes et princesses, bibliophiles fameux ; il y a dans l'amour du livre un peu de tout cela, mais il y a autre chose encore, il y a un sentiment idéal, difficile à définir, où entre le respect de l'intelligence

humaine dans les plus nobles expressions qu'elle ait trouvées, en même temps que la reconnaissance pour ceux qui ont, avant nous, éprouvé ce respect et qui en ont donné la preuve dans le soin qu'ils ont mis à orner à conserver, à perpétuer les plus beaux ouvrages de l'homme — *Aug. Laugel.*

UNE STROPHE INÉDITE DE VICTOR HUGO.—On a vendu dernièrement à l'hôtel Drouot une strophe inédite de Victor Hugo, que recueilleront ceux qui ne croient pas aux éditions définitives :

Qu'on pense ou qu'on aime,
Sans cesse agité,
Vers un but suprême
Tout vole, emporté.
L'esquif cherche un môle,
L'abeille un vieux saule,
La boussole un pôle
Moi, la vérité.

LA GAÏETÉ FRANÇAISE—Voici en quels termes Edouard Pailleron se plaint de la disparition de la gaieté française :

Aussi, convenons-en sans orgueil et sans fard,
Le Français d'aujourd'hui n'est qu'un Gaulois bâtarde.
Hélas ! la sève manque à cette vieille écorce !
Si donc, comme on l'a dit, la gaieté, c'est la force,
Et si l'esprit d'un peuple en prouve la santé,
Jamais notre pays ne s'est plus mal porté !

CARNET D'UN CURIEUX

UN MANUSCRIT DE BEETHOVEN

La Bibliothèque du Conservatoire de Musique de Paris vient de s'enrichir du manuscrit d'une des plus belles sonates de Beethoven. Voici quelques détails sur ce manuscrit, le plus important de ceux de Beethoven qui se trouvent en France, car, on le sait, notre pays n'est pas très bien partagé sous le rapport de ces précieuses reliques. Les Allemands ont, en effet, recueilli et gardent avec un soin jaloux jusqu'au moindre bout de papier sur lequel ils ont cru reconnaître la "griffe" du maître, et si les manuscrits des neuf immortelles symphonies sont à Berlin, une multitude de pièces de bien moindre importance y sont collectionnées aussi. Le manuscrit dont M. René Baillot, fils du grand Baillot, vient de faire en quelque sorte don au Conservatoire, est celui de la sonate en *fa* mineur, œuvre 57, qui, par la grandeur des idées, par la beauté de la forme et la richesse des développements, résume le genre de Beethoven arrivé à son apogée. La pièce est donc doublement précieuse, car non-seulement on y retrouve les caractères par lesquels la main du maître a fixé sa pensée, mais cette pensée était magnifiquement inspirée et elle a produit un chef-d'œuvre. Le manuscrit se compose d'un petit cahier de 42 pages, de format oblong, dit à l'italienne ; les pages sont réglées à douze portées, la reliure est des

plus simples et fatiguée. L'écriture de Beethoven est un peu maigre ; elle est très rapide. Nombre de fois, lorsque la portée n'est pas assez longue pour que la mesure commencée puisse y tenir, le maître la prolonge par des petites lignes qui s'en vont en haut, ou en bas, selon que sa main est poussée, mais qui ne se rapprochent que rarement de l'horizontale. Les barres de mesure sont tracées de droite à gauche, et toute l'écriture musicale elle-même incline à droite, ce qui, croyons-nous, ne se voit que fort rarement dans la copie de musique. En résumé, malgré sa clarté dans certaines parties, le manuscrit est difficile à lire, à cause du grand nombre des " points " que nécessite la mesure 12/8, ainsi que par suite des abréviations et de la confusion qu'amènent quelques ratures hâtivement indiquées. Une des pages du manuscrit a subi une petite mutilation que l'on peut, à la rigueur, attribuer à un accident, mais qui semble plutôt avoir été intentionnelle. Les huit premières mesures de l'*andante*, formant la première ligne du haut d'une page, ont disparu. Elles ont été remplacées par une ligne de copie, fixée sur la page avec de la colle, copie dans laquelle, il faut le reconnaître, on n'a point cherché à imiter l'écriture de Beethoven.

Le manuscrit de Beethoven en bon état sous tous autres rapports, porte à toutes les pages des maculations qui ont pénétré le papier de part en part, heureusement sans détériorer l'écriture en aucun endroit. A ce sujet, nous laisserons parler M. Baillot lui-même, qui il y a quelques années, a donné dans le *Ménestrel* des détails relatifs au précieux autographe : " Beethoven composa cette sonate vers la fin de septembre 1807, pendant un séjour de quelques mois qu'il fit dans les terres du prince Lichnowsky. En revenant à Vienne, il fut assailli en route par une pluie d'orage qui transperça la malle qui contenait ses effets ainsi que son manuscrit. Le lendemain de son arrivée il vint visiter ses amis, M. Bigot et sa femme, la célèbre pianiste dont le souvenir est resté cher à ceux qui ont vécu au commencement de ce siècle. Alors dans tout l'éclat de son talent, Madame Bigot, environnée des artistes les plus illustres de cette époque, exécutait dans des soirées intimes, avec Baillot, Delamarre, Auber, etc. les sublimes concertos de Mozart, qui, jusque-là étaient complètement inconnus en France. Beethoven, disons-nous, arrive chez Mme Bigot et lui montre en riant la sonate encore toute mouillée, qu'elle examine, dont le début la frappe, et qu'elle se met à jouer sans hésiter. Beethoven fut surpris de voir que Mme Bigot n'était pas un instant arrêtée par les fréquentes ratures et les changements qu'il y avait faits. C'est alors qu'elle le pria de lui faire don de ce manuscrit ; Beethoven y consentit et le lui rapporta fidèlement après l'avoir fait graver. Après la mort de cette célèbre artiste, le manuscrit resta de longues années entre les mains de M. Bigot. L'amitié dont il nous honorerait, et la conviction qu'il avait de notre admiration passionnée et de notre respect pour ce précieux manuscrit, le décidèrent, dans les dernières années de sa longue carrière, à s'en dessaisir en notre faveur, vers l'an 1852 " — M. René Baillot se dessaisit à son tour de l'autographe du plus illustre des musiciens en faveur de notre Ecole de musique : on est fier, au Louvre, d'exposer des Raphaël et des Titien ; on sera heureux, à la Bibliothèque du Conservatoire, de pouvoir montrer aux fidèles de l'art le manuscrit d'un des chefs-d'œuvre de Beethoven.

CHARLES DARCOURS

A propos de livres et de journaux

DEMANDES ET RÉPONSES

D.—Y a-t-il une Revue pédagogique bonne sous tous rapports, admissible dans une Communauté religieuse enseignante ; je parle d'une Revue ayant trait à l'enseignement primaire ?—R. *L'Éducation catholique*, revue bi-mensuelle, 5 fr. 50, chez Carrère, à Rodez. Il serait utile de se procurer la collection qui comprend déjà neuf années.—La Société de St Augustin (Lille et Bruges) publie aussi depuis quelques mois une excellente revue bi-mensuelle : *L'École catholique*. Nous n'en connaissons pas le prix.

D.—Dans quel esprit sont écrits les voyages du *Tour du monde*, de Charton ?—R. Dans l'esprit rationaliste.

D.—*L'Encyclopédie du XIXe siècle* en 52 vol. sans nom d'auteur, est-elle autorisée, ou faut-il la rejeter ?—R. Elle n'a pas grande valeur, quoiqu'elle puisse rendre des services comme tout livre de ce genre. Le corps de l'ouvrage comprenant 52 volumes vaut mieux que les *Annuaires* qui y ont ajoutés.

D.—La suite de *l'Histoire de l'Église* de Darras, par Bareille, a-t-elle une vraie valeur au point de vue historique et dogmatique ?—R. La partie continuée par M. Bareille laisse beaucoup à désirer.

D.—Que vaut l'ouvrage intitulé : *Histoire de la civilisation française*, par Alfred Rambaud ?—R.—C'est un livre qui est généralement d'un assez bon esprit.

D.—Veuillez indiquer un bon journal illustré, paraissant toutes les semaines, pour des jeunes gens de douze à quinze ans. On désire un journal catholique, bien rédigé.—R.—*La Semaine des Familles* chez Le-coffre ; — *La France illustrée*, à l'Orphelinat d'Auteuil, Paris—*L'Illustré pour tous*, chez Palmé.

D.—Où pourrait-on se procurer la reproduction *in extenso* des conférences philosophiques données à l'Institut catholique de Paris ?—R.—Il n'y a pas de publication spéciale à ce sujet ; mais plusieurs des cours ou conférences philosophiques sont reproduits comme articles dans les *Annales de philosophie chrétienne* publiées sous la direction de M. l'abbé Guieu, rue de la Chaise, 20, Paris.

D.—Existe-t-il un Dictionnaire dans le genre de celui de Bouillet—géographie, histoire, sciences, arts—ou une Encyclopédie bien faite et irréprochable au point de vue de la doctrine ?—R.—*L'Encyclopédie populaire* de Conil, chez Poussielgue, 15 rue Cassette, Paris ; le *Dictionnaire des Dictionnaires* de Mgr Guérin, en cours de publication, plus complet ; à la librairie des Imprimeries réunies, 13 rue Bonaparte, Paris.

Le 1er volume du " Chercheur "

Note de la Direction—Pour nous conformer aux désirs de plusieurs de nos abonnés qui prennent notre Revue en volumes brochés, nous publierons une table des matières à la fin de chaque semestre, de sorte que le *Chercheur* formera par année deux volumes de 384 pages chaque. Prix du volume broché : 60 cts.

TABLE DES MATIERES DU 1er VOLUME

Discours

PAGES

2—L'Eglise et l'instruction populaire.....	Mgr Freppel
71—Lacordaire.....	Duc de Broglie
74—Brizeux.....	Jules Simon
129—Paternité et maternité dans l'éducation.....	R. P. Félix
161—De la codification des lois modernes.....	M. Bertrand
182—Le banquet Rameau à Montréal.....	David, Chauveau et Rameau
193—Le cœur de Lacordaire.....	Mgr de Cabrières
225—Les prix de vertu en 1888.....	Sully Prudhomme
238—La paix sociale.....	L. Lefébure
241—Sauveteurs et soldats.....	Boulanger
257—Discours prononcé à l'ouverture des cours de la Sorbonne, le 5 Novembre 1888	M. Lavissee
271—Panégyrique de St Martin.....	L'abbé Planus
289—La question sociale et les classes dirigeantes.....	G. Verspeyen
299—Conseils aux jeunes avocats.....	M. Durier
334—Discours de réception à l'Académie française.....	Bossuet
353—Le jeune homme chrétien.....	Hervé Bazin

Etudes littéraires

33—Désiré Nisard.....	M. Crouslé
65—Brizeux.....	Jules Levallois
76—La littérature.....	R. P. Longhaye
148—Les souvenirs de M. Nisard.....	* * *
150—L'art poétique autrefois et aujourd'hui.....	E. Legouvé
176—L'art d'écrire—De la stérilité d'esprit et de ses causes.....	G. Lanson
177—De la sensibilité considérée comme source du dévelop- pement littéraire.....	Idem
275—De la sécheresse des impressions—Du vague dans les idées et le langage—Hyperboles et lieux communs— Diffusion et bavardage.....	Idem
278—Le développement général de l'esprit est nécessaire, pour bien écrire, avant toute préparation particulière.....	Idem
265—La poésie de Paul Bourget.....	Criton
321—De la modernité dans l'art d'écrire.....	Paul Lallemand
361—La littérature intime : Etude sur Eugénie de Guérin..	Emile Landon

Sciences

18—Le camphrier.....	* * *
215—L'arbre à ençens.....	* * *
54—L'électrisation des vins.....	Albert Lévy
82—La photographie de l'invisible.....	Camille Flammarion
84—Le moteur Keely.....	Mallat de Bassillan
86—Le fusil Lebel.....	* * *
113—Le strabisme, ses causes, son traitement.....	* * *
20—La dyspepsie des gens d'esprit.....	Jalva
23—Le sommeil de Bébé.....	Dr F. Brémond
215—Le régime de l'homme de cabinet.....	Dr Riant

318—D'où viennent les rides.....	Dr Coriveaud
351—Buveurs de bière et buveurs de vin.....	Dr E. Monin
109—Le gibier.....	Dr H. Perrussel

Beaux-arts

17—L'idéal dans l'Art.....	Aimé Camp
52—L'Art pour tous.....	Pécaut et Baude
212—L'étude du chant.....	G. Duca
242—Meissonier et son œuvre.....	Albert Wolff
283—Le Musée de la Tour de Londres.....	Paul Leroi
337—La peinture à notre époque.....	D. C.

Carnet d'un curieux

30—Comment Bossuet préparait ses sermons.....	E. Lesbazeilles
91—L'exposition rétrospective de Bruxelles.....	André Michel
128—Comment Le Titien travaillait ses tableaux.....	Rus
192—Un discours de Néron.....	Ch. Lebrun
219—Les peintres d'après leurs palettes.....	Paul Eudel
254—Meissonier intime.....	Emile Blavet
285—La misère de Corneille.....	Arthur Heulhard
287—Corneille chez son savetier.....	Théophile Gautier
243—L'Académie française et ses détracteurs.....	L. Lacroix
379—Un manuscrit de Beethoven.....	-Chs. Darcoours

Variétés

12—Les enfants et les mères.....	Mme Alph. Daudet
14—La fable aux différents âges de la vie.....	Désiré Nisard
15—Le drapeau.....	Jules Claretie
49—La femme et le foyer domestique.....	A. Rondelet
54—Octobre.....	François Coppée
180—Pour le drapeau.....	Idem
70—Souvenirs de Bretagne.....	Baude de Mauriceley
79—L'Homme de Lettres.....	Henri de Bor nier
80—La question d'argent dans le mariage contemporain.....	Ad. Franck
104—Les éléments du latin.....	Michel Bréal
101—Les lectures publiques dans l'ancienne Rome.....	M. Martha
154—La profession d'avocat.....	M. Cresson
214—La leçon de solfège.....	Gustave Nadaud
214—Prière de la jeune fille.....	Laure Gloumeau
241—Le souvenir des aïeux.....	Victor Hugo
280—Charité.....	Charles Divet
374—La lettre.....	Eugène Manuel
221—Les romans—Opinions de jeunes filles.....	***
43—L'enfance de J. P. Laurens.....	Ferdinand Fabre
107—L'abbé Moigno.....	Victor Fournel
234—Mgr Bougaud.....	L'abbé F. Lagrange
268—Le comte Albert de Mun.....	Gaston Jollivet
378—Miettes littéraires—Le style de Léon XIII—L'éloquen- ce du P. Monsabré—L'amour des livres—Une strophe inédite de Victor Hugo.—La gaieté française.	
16—Une lettre de M. Guizot.	

- 81—Une lettre de Mgr. Dupanloup.
281 — “ “ Bonaparte.
339 — “ “ Lacordaire.

Bibliographie

RELIGION.—*Histoire de l'Eglise*, par Mgr Postel ; p. 25—*Œuvres pastorales du Cardinal Pecci* ; p. 56—*Le mariage*, par le R. P. Monsabré ; p. 87—*La Bonté et les affections naturelles chez les Saints*, par le marquis de Ségur ; p. 117—*Etudes religieuses*, par les R. P. Jésuites ; p. 126—*La Prédication*, par le R. P. Longhaye ; p. 157—*Lettres de St Alphonse de Liguori* ; p. 190—*Le Dies Iræ*, histoire, traduction et commentaire, par le P. Chs. Clair ; p. 217—*Les trois nouveaux Saints de la Compagnie de Jésus*, par le R. P. Rouvier ; p. 247—*La Confirmation*, par dom Laurent Janssens ; p. 303—*Le Lys*, par la Révérende Mère M. D. L. D ; p. 304—*Le Musée des Enfants*, p. 254—*Almanachs et Calendriers de la Société St Augustin*, p. 249.

LITTÉRATURE.—*La théorie des Belles-Lettres*, par le R. P. Longhaye ; p. 30—*Figures d'hier et d'aujourd'hui*, par Victor Fournel ; p. 58—*Le Chêne et l'Immortalité de Lamartine*, par L. Mabillean ; p. 124—*La Légende d'un Peuple*, par L. Fréchette ; p. 282—*La critique scientifique*, par E. Hennequin ; p. 284—*L'abbé Léon Bellanger, sa vie, ses poésies*, par l'abbé Crosnier ; p. 314—*Portraits littéraires*, par Edmond Biré ; p. 341.

DROIT.—*Le code civil commenté à l'usage du Clergé*, par l'abbé Allègre, p. 26—*Le Pouvoir civil devant l'enseignement catholique*, par l'abbé Feret ; p. 57—*Traité du contrat de mariage*, par Guillaouard ; p. 190.

QUESTIONS SOCIALES.—*De l'ouvrier et du respect*, par l'abbé Fesch ; p. 119—*L'éducation de l'enfant au XIXe siècle*, par l'abbé Morère ; p. 217—*La fin d'un monde*, par Edouard Drumont ; p. 305—*Œuvres polémiques de Mgr Freppel* ; p. 340—*L'Eglise et l'Etat en Angleterre* par A. du Boys ; p. 120.

HISTOIRE.—*Paris en 1793*, par Edmond Biré ; p. 120—*Marie Stuart*, par V. Canet ; p. 191—*Le Maréchal de Turenne*, d'après les écrivains de son temps ; p. 248.

SCIENCES.—*La phtisie pulmonaire*, par Hérard, Cornil et Hanot ; p. 61—*Traité élémentaire d'électricité*, par J. Joubert ; p. 61—*Histoire de la téléphonie*, par J. Brault ; p. 62—*Méthode pratique de langue allemande*, par A. Lévy ; p. 316—*Grammaire espagnole*, par Foulché-Delbosc ; p. 316—*Dictionnaire Gazier* ; p. 317—*Traité de physique et Éléments de physique*, par F. Fraiche ; p. 374—*Grammaire française*, par Brachet et Dussouchet. p. 376.

BEAUX-ARTS.—*La première année de musique*, par Marmontel ; p. 62—*Prière à la Vierge*, poésie de Léon XIII, musique de Frenguelli ; p. 89—*Étude théorique et pratique du plain-chant*, par l'abbé Touzery ; p. 377—*L'eau*, par P. Arène, Ch. Yriate, etc ; p. 377—*L'âme du piano*, par Alfred Quidant ; p. 342—*A popular handbook to the National Gallery*, par E. T. Cook ; p. 159.

MOUVEMENT DE LA LIBRAIRIE.—pp. 63-90-127-160-224-319—A propos de livres et de journaux : *Demandes et réponses*, p. 256—381